lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE COUP DE BILL'ART DU *SOIR*

Je suis Bansky

Par Kader Bakou

Des chercheurs britanniques de l'université londonienne Queen Mary ont annoncé avoir trouvé l'identité du célèbre artiste de street art qui se cache derrière le pseudonyme de Bansky. Les chercheurs expliquent avoir eu recours à un système de profilage, habituellement utilisé par la police pour confondre les serial killers ou les terroristes. L'équipe de chercheurs a sélectionné 140 œuvres attribuées à l'artiste à Londres et Bristol, sa ville d'origine. Grâce à leur position dans ces villes anglaises, ils ont mis en lumière des «points névralgiques» comme un pub, des terrains de sport, une adresse à Bristol et trois autres à Londres. Le point commun entre ces lieux est qu'ils ont été fréquentés par un certain Robin Gunningham, dont le nom est cité depuis 2008 comme étant l'artiste qui cultive le plus grand secret sur son identité. Les œuvres de Banksy, considéré comme l'un des plus grands maîtres du street art, peuvent valoir plusieurs centaines de milliers d'euros. Leur message est généralement antimilitariste, anticapitaliste ou antisystème.

Le blog Gizmodo, spécialisé dans les nouvelles technologies, a dénoncé le fait qu'en raisonnant ainsi, les chercheurs associent l'art de Banksy à «des actes de terrorisme mineurs». S'inquiétant des atteintes à la vie privée, il met aussi en cause la justesse de leurs conclusions, en soulignant que Banksy ne signe pas ses œuvres et que beaucoup de celles qui lui sont attribuées peuvent l'être à tort.

Comment reconnaître le vrai du faux dans les œuvres d'un illustre inconnu ?

K. B.

bakoukader@yahoo.fr

SCANDALE DE AÏN M'LILA

Une mobilisation salutaire

Dans une récente édition, nous évoquions «l'impunité» qui caractérise les effroyables fautes de goût dominant la sculpture officielle, mais aussi l'importance d'une implication urgente de la société civile pour mettre fin à ces gâchis aussi bien esthétiques que financiers.

Photo : DR

Or, l'impunité ne pouvant durer éternellement, la goutte qui a fait déborder le vase est arrivée du côté de Aïn M'lila où les autorités locales viennent de retirer un buste scandaleux censé représenter Larbi Ben M'hidi. Inauguré le 3 mars dernier dans sa ville natale à l'occasion de la 59e commémoration de son assassinat, cet objet qui aurait coûté deux milliards de centimes au budget de la wilaya a immédiatement soulevé l'ire des habitants de la localité et des réseaux sociaux.

L'onde de choc s'est propagée dans tout le pays après le dévoilement de ce buste lors d'une cérémonie officielle à laquelle a assisté un ministre d'Etat. Surpassant de loin la laideur et la désharmonie de la plupart des stèles et autres sculptures, notamment dédiés aux figures de la Révolution algérienne, ce buste littéralement profanatoire englobe tout ce qui fait la misère de la sculpture officielle. Hormis le vernis doré devenu une tradition immuable de la «profession» et les fautes habituelles de perspectives, ce travail bâclé s'illustre surtout par l'invraisemblable médiocrité du résultat où non seulement on ne reconnaît pas, ne serait-ce qu'un trait de Ben M'hidi, mais où il n'est pas question non plus d'un visage humain !

En effet, les quolibets n'ont pas manqué sur la Toile depuis la découverte de cette «chose» : «Elephant Man», «ET, l'extraterrestre» et autres références à la science-fiction. Il faut dire que l'image est proprement insupportable : une tête surdimensionnée et plate posée sur un buste insignifiant sans parler d'un visage massacré dominé par un front océanique ! Défigurant et insultant l'une des figures les plus remarquables de la guerre de Libération, cette sculpture a donc tout naturellement suscité l'émoi et la colère des habitants de Aïn M'lila mais aussi de la plupart des Algériens connectés aux réseaux sociaux qui ont réclamé son retrait immédiat. Quelques jours plus tard, des jeunes de la commune ont couvert l'affront d'un drapeau national pour signifier qu'ils maintiendront la pression jusqu'à satisfaction de leur demande. La réponse n'a pas tardé : dimanche soir, la municipalité finit par céder et dépêche un engin pour dévisser l'horreur. Ce scandale, similaire à celui déclenché par la famille de Ben Badis suite au dévoilement de sa statue à Constantine, demeure malheureusement une réaction rare malgré la prolifération intolérable de tels ratages dont, entre autres, les statues des symboles de la Wilaya III en Kabylie, celle de Mustapha Ben Boulaïd à Alger-Centre, etc.

Quoi qu'il en soit, si ce type de mobilisation se multiplie, il n'est pas à exclure que les commanditaires et exécuteurs de ce genre de besognes soient moins inconscients et plus décents à l'avenir.

Sarah. H.

PATRIMOINE

Badi Lalla, doyenne et ambassadrice du tindi

Elle a pris sous son aile tout un mouvement musical naissant entre l'Algérie et le Mali, en nourrissant de jeunes musiciens dont certains connaissent aujourd'hui la gloire, de poésie et de mélodies ancestrales. Badi Lalla, la doyenne du tindi, enchante encore les mélomanes de sa musique. Toujours drapée du traditionnel *tisseghnest*, boitant légèrement sous le poids de ses 79 ans, «Lalla», comme aiment à l'appeler les Touareg, continue à accompagner sur scène ses protégés du groupe Tinariwen et d'initier d'autres troupes traditionnelles ou modernes à Tamanrasset. Depuis décembre 2015, celle que les Touareg considèrent comme leur «mère spirituelle», au même titre que les doyennes de l'imzad, ne cesse d'alimenter les colonnes de la presse européenne après son passage sur une scène parisienne avec *Tinariwen* pour l'enregistrement de leur dernier album live. Lors des principales manifestations culturelles de Tamanrasset, Lalla accueille les invités de la capitale de l'Ahaggar, assise à même le sol, en compagnie d'autres femmes touareg autour d'un instrument de percussion en forme de mortier, le tindi, et entourée de méharis comme il sied aux plus authentiques cérémonies de la région.

En ville, au pied du tombeau de la reine touareg Tin Hinan, comme en plein désert, Badi Lalla, doyenne du tindi, se fait un point d'honneur de déclamer elle-même les poèmes anciens, en tamasheq, soutenus par le rythme en boucle produit par ce mortier de bois, si singulier. Sur scène ou lors de cérémonies, Lalla donne toujours l'impression à ses spectateurs qu'à travers elle, «c'est le désert qui parle» et que les ancêtres des Touareg racontent leur histoire et leurs légendes du fin fond des montagnes de l'Ahaggar.

Depuis une vingtaine d'années, Lalla investit la scène artistique avec un autre style après sa collaboration, au début des années 1990, avec de jeunes musiciens et militants touareg maliens qui avaient le blues et le Ténéré chevillés au corps et qui formèrent Tinariwen.

Née en 1937 à In Guezzam au sud de Tamanrasset près de la frontière algéro-nigérienne, Badi Lalla, Badi Lalla Bent Salem de son vrai nom, diffuse dans le paysage musical targui sa poésie qu'elle collecte depuis l'âge de dix ans auprès de sa mère Lansari Bakka. Après son expérience avec Tinariwen, Lalla se lance dans un style particulier basé sur la poésie et les rythmes de ce chant ancestral, en introduisant la guitare électrique et les sonorités du blues du Ténéré, la basse et de nouveaux instruments de percussion. Ce travail de recherche et de fusion a donné naissance à ce qu'elle appellera le «tindi guitare», un moyen d'initiation à ce genre accessible aux jeunes artistes et jadis réservé aux nobles parmi la population de l'Ahaggar, tout en s'appliquant à vulgariser cette poésie initialement chantée en cercle restreint lors des cérémonies sacrées. Badi Lalla collabore également depuis une dizaine d'années avec les équipes de l'Office du parc national culturel de l'Ahaggar (OPNCA) pour enregistrer, transcrire et traduire son patrimoine poétique et musical. Depuis le succès planétaire du groupe Tinariwen, les Grammy Award du meilleur album de musique du monde en 2011 pour *Tassili*, un grand nombre de jeunes musiciens «ishumar» (déformation de chômeur en tamasheq), un mouvement musical introduit par des artistes du Sahel, évoluent autour de Lalla et de son nouveau style. Un style, si empreint de spiritualité, qui donne une seconde vie au tindi, une poésie authentique que les «kel tamasheq», ou les enfants du tamasheq, se transmettent de génération en génération dans ces vastes contrées désertiques.

COLLOQUE INTERNATIONAL SUR «LES CONDITIONS ET LES CONTRAINTES DE LA PRODUCTION CINÉMATOGRAPHIQUE EN ALGÉRIE»

Une volonté politique est primordiale pour la renaissance du cinéma

Une volonté politique est «primordiale» pour la renaissance du cinéma en Algérie, a estimé, dimanche à Constantine, le réalisateur Djamel Bendeddouche.

«C'est cette volonté politique qui favorisera la réunion des conditions nécessaires à la relance du cinéma algérien, et créera un climat propice à la création cinématographique», a ajouté le réalisateur de *Arezki l'indigène* en marge d'un colloque international sur «Les conditions et les contraintes de la production cinématographique en Algérie», tenu au palais de la culture Mohamed-Laïd-Al-Khalifa. Bendeddouche a estimé, dans le même contexte, que «la volonté politique a permis de réaliser une trentaine de productions cinématographiques dont 14 longs-métrages» pour l'événement «Alger, capitale de la culture arabe 2007».

Qualifiant «d'exploit» ce qui a été fait dans le domaine du cinéma en 2007, le cinéaste a tenu à souligner que tous les problèmes liés au financement et à la production ont pu être éliminés «au moyen de décisions».

Le réalisateur a également souligné que «l'implication de l'Etat» dans le cinéma, dans les années 1970, a permis non seulement de produire des films «intéressants» et «compétitifs sur la scène internationale», mais également de «créer des écoles pour tous les métiers liés à la création artistique dans le 7e art». Au cours des débats qui ont suivi des communications relatives à l'écriture du scénario, de nombreux présents, réalisateurs, acteurs et producteurs, ont déploré la disparition des cinéclubs, présentés comme «un support important dans l'enseignement de la culture cinématographique».

L'acteur Abdenour Chelouche a réfuté, quant à lui, l'idée «d'une crise de talent» affectant les acteurs, évoquée par certains scénaristes et réalisateurs, rappelant que «tout talent se forge par le travail et la qualité des productions». Des participants se sont par ailleurs interrogés sur «l'opportunité d'organiser un énième colloque sur le cinéma en l'absence de rapporteurs pouvant transmettre aux décideurs les préoccupations et la vision des professionnels du cinéma».

Organisé samedi par le département Cinéma de la manifestation «Constantine, capitale de la culture arabe 2015», ce colloque a donné lieu à plusieurs communications traitant de divers aspects de la production cinématographique.

Des master class sur les techniques de l'éclairage dans le cinéma et sur la 3 D virtuelle ont été organisés en marge de la rencontre. Pour rappel, le département Cinéma de l'événement culturel arabe a validé 14 productions entre courts-métrages, longs-métrages et documentaires. *Le patio* de Sid-Ali Mazif, présenté en avant-première, la semaine dernière, était la première production projetée dans ce cadre.

PALAIS DE LA CULTURE MOUFDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)

Mercredi 9 mars à 14h : Conférence de Souha Lakhdari, pour la présentation de son ouvrage *Au nom de toutes*, paru aux éditions Necib.

Jeudi 10 mars à 18h30 : A l'occasion des célébrations de la Journée mondiale de la femme, spectacle chorégraphique. Mise en scène : Faïza Maameri.

AUDITORIUM AÏSSA-MESSAOUDI DE LA RADIO ALGÉRIENNE (21, BD DES MARTYRS (ALGER)

Mardi 15 et jeudi 17 mars à 19h : L'Institut culturel italien d'Alger en collaboration avec la Radio algérienne, organise un concert de piano du maestro Christian Leotta. Entrée sur invitation à retirer à l'Institut culturel italien d'Alger (4-bis, rue Yahia-Mazouni, El Biar) ou à l'auditorium de la Radio algérienne. Une navette aller- retour sera mise à votre disposition gratuitement. Départ à 18h précises de l'Institut culturel italien. Pour toute réservation, veuillez contacter au 021 92 38 73 ou par email : iicalgeri@esteri.it

GRAND CHAPITEAU DE L'HÔTEL HILTON D'ALGER (PINS-MARITIMES)

Jeudi 24 mars à 19h : Concert rap avec Booba. 1re partie : Dj R-wan et Benash. Prix : VIP : 4 000 DA/ personne. Standard : 3 000 DA/ personne. Points de vente : Desk au niveau de l'hôtel Hilton. Méga Store de Sidi Yahia. Piccadilly de Aïn-Allah (Dély-Ibrahim).

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

Mardi 8 mars à 15h : Spectacle musical animé par Samah Akla et Samir Toumi.

MAISON DE LA CULTURE MALEK-HADDAD (CONSTANTINE)

Jusqu'au 30 mars : Exposition en son et images «Constantine, berceau du soufisme musulman et des chants mystiques».

ESPACE CONTEMPORAIN D'EL-ACHOUR (ALGER)

Jusqu'au 13 avril : Exposition «Regard's» de l'artiste peintre Adlane.

GALERIE D'ART KEZAS (CENTRE D'ARTISANAT DE SAÏD HAMDINE, ALGER)

Jusqu'au 14 mars : Exposition-vente d'arts plastiques «Mille et une couleurs» de l'artiste Yacine Kezas.